



Cours pratique à l'Abri du Marin de l'île de Sein.

LES PÊCHEURS BRETONS ET LES ABRIS DU MARIN

par ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie française. — Dessins de FRÉDÉRIC DE HAENEN.

Le promeneur d'été qui passe pour la première fois de la côte Nord de la Bretagne à la côte Sud peut s'étonner de trouver, à vingt ou vingt-cinq lieues de distance, une mer si différente. Parmi beaucoup de traits nouveaux (bleu plus grave des eaux, amplitude moindre des marées, longue et profonde pulsation des houles), il en est un qui le frappe tout de suite : c'est que la mer, de ce côté, n'a plus rien de désert. Par les limpides matins, les voiles s'y révèlent bien plus nombreuses que les ailes des goélands : souvent on en compte des centaines rassemblées en essaim, ou qui s'éparpillent comme de petites plumes tout au long de la ligne d'horizon. Et à terre, autour des ports, la vie locale est différente, trop copieuse pour se laisser submerger, effacer, comme au bord de la Manche, sous l'afflux des baigneurs. Au cœur de la saison, elle reste la principale, active, bruisante, sur les cales, les môles, aux heures où le peuple des bateaux, dans les bassins, mêle ses haubans, drisses, poulies, mâtures, où les hommes, par théories, en bottes de mer, remontent les escaliers, et qu'autour des paniers de palpitante marée sonne la clameur bretonne des enchères.

Du Goulet de Brest à Belle-Isle, ils sont trente mille pêcheurs, principale réserve de la marine française, et dont les flottilles ont leurs nids aux creux de la côte et des îles, — des nids qui s'appellent Camaret, Douarnenez, Audierne, Sein, Guilvinec, Concarneau, Groix, Larmor, Quiberon, Le Palais, pour ne nommer que les plus peuplés. Pêcheurs de sardines, de maquereaux, de thons et de langoustes, côtiers et hauturiers, équipages de chaloupes et de lougres, de cotres et de dundees, Douarnenistes ou Concarnois, Belle-Islois ou Groisillons, hommes des grands ports industriels et sur-

peuplés qu'émeut la prédication socialiste, marins de Kerity ou de Saint-Guénolé, qui tirent encore leurs bérêts et font le signe de croix en jetant leurs filets : leurs espèces restent distinctes ; les hommes de chaque clan voient dans les autres des « étrangers ». Mais, sous les différences locales qu'ils reconnaissent mieux que nous, c'est partout la même race. Race imaginative, sensible, susceptible, excitable et jalouse, patiente à la mer, infiniment courageuse au danger, et pourtant timide à l'entreprise personnelle, docile aux impulsions collectives, peu résistante à la tentation, fixée, dirait-on, à des routines et préjugés immémoriaux, et sous l'action de prestiges nouveaux, dans un entraînement grégaire, capable de sursauts imprévus (1).

Et pour tous, aussi, les conditions générales de vie sont à peu près les mêmes. Un métier qui, pendant des semaines, des mois, prend tout l'homme, en exige discipline, effort, endurance, vigilance, et, la saison finie, le laisse inoccupé sur le quai, à la porte du débit. D'excitantes alternances de beaux gains et de chômage ; de brusques et parfois longues crises de la pêche, quand la sardine donne trop et que l'usine refusant le poisson, il faut le jeter à la mer, — quand, mystérieusement, elle disparaît, quand, par les trop beaux jours d'été, les calmes plats se prolongent. D'insuffisants logis, plus obscurs après les grands espaces du ciel et de la mer. A Douarnenez, où les rues sont serrées, où les filets pendent aux fenêtres avec les cirés, parfois c'est une seule chambre pour toute une famille. Trop souvent, une pauvre, irrégulière nourriture :

combien, parmi les plus humbles, les anciens surtout, qui, à deux ou trois, dans un simple canot, s'en vont poser des casiers ou courir le maquereau sur les basses, n'emportent pour la longue journée qu'un quignon de pain, des oignons crus, un pot de beurre salé, ne trouvent à leur retour qu'une soupe ! — et souvent un vieux, qui rentre à son logis noir, est seul à la faire cuire et, pour se réchauffer le cœur, n'a que la « goutte » ou les bolées de cidre fort.

Ajoutez, dans les grands ports, le trop rapide progrès des influences nouvelles, le passage presque sans transition d'habitudes et certitudes établies depuis des siècles, aux désarrois du monde moderne ; souvent l'excitation à la guerre de classes, en général la dispute plus ou moins chronique contre l'usiner. Et puis, les inquiétudes spéciales à l'heure présente : la concurrence croissante de l'étranger, réduisant les prix offerts par l'usine, et cependant les prix démesurément accrus du matériel de navigation et de pêche, l'impossibilité, par l'arrêt de la construction, de remplacer les vieux bateaux. On « sort », on pêche tout de même, et tel est souvent le sentiment de fraternité que, pour ne pas laisser des camarades à terre, on embarque huit, dix hommes de plus, on se serre sur une chaloupe, — ce qui veut dire, le nombre des « parts » augmentant, qu'on va serrer aussi les cordons de sa bourse (1).

Tout de même, on tient au métier : on en est fier, on sent bien qu'il est noble et sain. Et puis, contre toutes les causes de trouble et de déséquilibre, les grands souffles vierges de la mer,

(1) Pour tout ce qui concerne la condition, la vie, les mœurs et les diverses catégories de ces pêcheurs, voir le beau livre récent de M. Auguste Dupouy : *Pêcheurs bretons*.

(1) En avril dernier, un trop vieux bateau de Douarnenez, ainsi chargé de dix-huit hommes, alors que son équipage normal était de dix, s'est perdu corps et biens.

les devoirs qu'elle impose, agissent comme des influences pacifiantes. L'esprit s'y apaise, et les vertus naturelles à la race s'y fortifient : fidélité, dévouement, patience muette, sentiment de l'honneur, — chaque homme, dans un équipage, sachant ce qu'il doit de soi-même à tous les autres, et mettant son amour-propre à valoir, — courage, enfin, entretenu par la lutte contre l'élément. Courage jusqu'à la témérité devant le péril de mer qui fait une centaine de victimes par an sur cette côte Sud de la Bretagne. C'est un « chic », du côté du Guilvinec, de s'aventurer par gros temps dans un bateau creux : on compte que le paquet de mer, embarqué d'une certaine façon, rebondira du coup par-dessus bord. Et quelle peine leurs amis des « Abris du Marin » ont eue à vaincre leurs préjugés contre le gilet de kapok qui tient chaud et,

Difficile entreprise. Depuis si longtemps, le débit seul répondait au premier besoin d'un pauvre gars qui rentre mouillé, glacé, après une ou deux journées de rude et muet effort, sous les embruns qui brûlent les yeux, après une nuit passée sous une toile, dans l'eau et la froidure, au fond d'une chaloupe. Besoin de chaleur physique et de société humaine, besoin de rêve, de jeu, de parole, d'alibi, besoin d'oublier la solitude de la mer et de s'oublier soi-même ! Et si l'on peut imaginer l'homme du « pays » rentrant tout droit à son gîte obscur. « l'étranger » en relâche, le pêcheur venu d'un autre port, quelle porte trouvait-il à pousser que celle du « débit » ?

Pour lutter contre le « débit », il fallait donc lui faire concurrence, offrir ailleurs au marin — l'alcool en moins, mais beaucoup de bonnes choses en

voir un de ces Abris. Malheureusement, c'est la saison de leur moindre activité : la pêche prend les hommes chaque jour et tout le jour. A cette époque, à moins qu'il ne pleuve, les anciens mêmes, qui ne « sortent » plus, préfèrent généralement aller s'asseoir, en rang, sur le parapet du quai, ou sur le banc, à l'ombre de l'église. Mais c'est le temps où le vieux loup de mer qui fait office de gardien peut tout vous montrer, car on ne visite, comme dans les châteaux, que si les maîtres sont absents. Dès le vestibule, les choses parlent, annonçant une maison commune et bien vivante. En face de la porte, à la place la plus évidente, le baromètre, qui dit au marin ce qui l'intéresse d'abord. A côté, le tronc où les hommes jettent les deux sous de leur cotisation annuelle (oui, deux sous, depuis vingt-trois ans : aujourd'hui seule-



Admirable situation de l'Abris du Marin de Douarnenez (vu de la jetée).

en cas d'accident, fait bouée de sauvetage ! Se prémunir ? — autant dire faire mine d'avoir peur. Ce dédain du danger se manifeste chaque année en des épisodes héroïques de sauvetage que leurs chanteurs célèbrent dans *l'Almanach du Marin*. Il s'est inoubliablement attesté à la face du monde dans ces combats de l'Yser où tant de fusiliers marins — presque tous de cette race et de cette côte — ont sauvé Calais de la ruée allemande.

Voilà ces nobles et simples gens que l'on ne peut s'empêcher d'aimer, et presque autant pour leurs faiblesses que pour leurs admirables qualités. C'est parce qu'un homme qui a passé parmi eux presque toute sa vie, les a beaucoup aimés, que furent fondés, vers 1898, les premiers de ces « Abris du Marin » qui, de Roscoff à Belle-Isle, jalonnent le littoral breton. Il s'agissait d'abord, et presque uniquement, de les sauver du poison de l'alcool.

plus — ce qu'il n'avait trouvé jusque là que chez le débitant. Parce qu'une telle idée s'accompagnait, chez celui qui l'a conçue, de la vision d'une certaine réalité humaine, parce que la charité pure lui prêtait sa ferveur efficace, elle s'est communiquée et réalisée, et son développement n'a cessé de se poursuivre. Onze abris ont été successivement fondés, à Concarneau d'abord, à Belle-Isle, au Guilvinec, à Camaret, à l'île Tudy, à l'île de Sein, à Audierne, au Passage Lanriec (de Concarneau), à Sainte-Marine, à Roscoff, à Douarnenez. Plus ou moins spacieux, suivant les besoins locaux, ils sont tous du même type. Au-dessus d'une cale goémonneuse, bordée de plates, de canots, une maison rose — couleur de bonheur — un gai pignon bien visible de la mer, tout de suite reconnaissable au marin. Aux deux angles de la façade, en breton et en français, la belle devise de l'Œuvre, qui en dit tout l'esprit : *Karet an cil équilibré* — « Aimez-vous les uns les autres ! »

Si vous passez vos vacances en Bretagne, allez

ment on parle d'élever un peu ce droit qu'on laisse à la conscience de chacun d'acquitter). A droite, à gauche, de grands cadres, où l'œuvre affiche ce qu'elle a de plus pressant à dire ou montrer à ses clients. C'est l'avis d'un changement de feu ou de balisage ; une suite d'offres et demandes d'engagements pour la pêche ; une annonce de bateaux et agrès à vendre (un sloop vivier de Camaret, une chaloupe du Guilvinec, une misaine de cape, dix brasses de câble). Et puis, les décisions nouvelles du comité local : comité de marins librement élu par les « collègues ». Arrêtez-vous au beau modèle historié de l'engagement d'honneur de la Croix-Blanche, ligue de tempérance bretonne qui compte des milliers de jeunes adhérents. (« Bien commode », nous expliquait un convaincu, « pour refuser honnêtement un verre. On dit : J'peux pas, j'ai signé ! »)

Le gardien, ou la femme en coiffe qui vous reçoit, pousse une porte, et vous voilà dans un décor de fête. C'est la grande salle de réunion,



A l'Abri du Marin, l'eau potable occupe une place d'honneur : c'est, avec l'eucalyptus en infusion, le seul breuvage permis.

avec son pavois de drapeaux, cartes, chromos, devises, ses rangs de longues tables où traînent des damiers, des boîtes de dominos, des jeux de loto et de « marine », un phonographe béant en place d'honneur. Là-bas, dans les ogives vitrées, s'encadre, avec du bleu vivant, tout le mouvement de la rade ou du port. Joyeux accueil de toutes ces choses. « Y a de quoi rire ici ! » D'abord, les deux miroirs ondulés où l'on va s'esclaffer devant sa propre tête, mirifiquement allongée ou aplatie. Et puis, là-haut, aux quatre angles du plafond, les binettes en carton peint, les trognes enluminées, stupides en leur béatitude grotesque, les yeux de poisson mort et le pif rutilant de K. Sissoif, de Yann Chopine, de K. Touliché et R. Dabruti. Grande joie de faire lire ces noms tout haut à un mousse, à un étranger ! Mais il y a de quoi apprendre et réfléchir aussi. Entre les deux fenêtres, sous la fière devise : *Dieu, Honneur, Patrie*, saluez le tonnelet de cristal dont le robinet donne l'eau pure et salubre : « Véritable Eau-de-Vie », dit l'inscription. Et, tout au long des quatre murs, laissez courir vos yeux sur ces centaines d'affiches, pancartes, tableaux, le plus instructif bariolage, évoquant le monde quotidien de la mer, de la pêche et, par delà, le vaste monde, vingt choses que les malins ont lues « sur le journal », et puis tant de souvenirs de la guerre, personnels à presque tous, ici : des dragueurs qui manœuvrent à la chaîne, la trombe d'eau d'une mine qu'on fait sauter, un sous-marin boche dans un bassin du Havre, les champs affreux et familiers de l'Yser, l'entrée de Salonique, Dunkerque bombardée. Au-dessous, en cimaise, pour que les yeux puissent bien déchiffrer, les cartes marines de la côte et de ses feux, des schémas, tableaux, disant les manières d'éclairer un bateau pour éviter un abordage, les significations des bouées et balises, les routes au compas de Roscoff à Rochebonne, les instructions nautiques de Penmarc'h à Dunkerque. Et que de pages d'hygiène aussi ! que de conseils sur la nourriture et la boisson, sur les maux de ventre, panaris, maux de dents, tant de misères qu'un marin soigne lui-même ou plus souvent ne soigne pas ! Et toutes ces images parlantes, enfin, illustrant les mauvaises routines, les imprudences, bêtises, qui exposent un pauvre gars à la tuberculose...

Mais, parmi tant de choses sérieuses, pour y attirer, conduire, combien de choses amusantes ! Portraits de héros en bérets, de sauveteurs et marins athlètes, photos de cotres en régates, toute toile dehors, obliques, une partie du pont dans l'eau, — de dreadnoughts et torpilleurs, de sloop célèbres pour leurs exploits sur la côte d'Afrique. Et puis, instantanés de fêtes et prouesses locales ; un pardon de marins, un championnat de lutte, le saut prodigieux de trois plongeurs, saisis, talons au ciel, dans l'espace ; une course de « plates » montées par des bigouden : — quelles luronnnes ! comme elles godillent à tours de reins, les belles filles mitrées !

Et partout, aux vitres, au plafond, les préceptes, maximes de la propagande antialcoolique,

les devises de patriotisme et de morale. Rang sur rang, là-haut, elles se succèdent, mouchetant les solives : *Eau-de-vie pour le marchand, mais ôtez-vie pour le client. — Pour travailler, associez-vous ! — La tempérance, c'est le bonheur à bon marché. — La crainte de l'air est le commencement de la tuberculose. — Air pur, soleil et eau sont les grands générateurs de vie et d'énergie. — Un vice coûte plus à nourrir que quatre enfants à entretenir. — La France est notre mère : travaillons et combattons pour elle ! Obsédant décor, trop chargé, pour des yeux parisiens. Mais il plaît et il agit. Un vieux déclarait avec fierté son opinion : « Ici, vous pouvez pas seulement tourner la tête ou lever les yeux sans rencontrer un bon conseil. »*

En somme, l'impression la plus tonique. Tout ici suggère la volonté active, l'effort contre les influences de tristesse et d'inertie. Ordre, propreté, discipline des choses, joyeuses couleurs, affluence de lumière par les grandes baies ogivales : ah ! le beau contraste avec les obscurs logis auxquels ces pêcheurs sont habitués ! L'un d'eux, un pauvre, du type ancien, visitant le nouvel Abri que l'on venait de construire à Sainte-Marine, le plus petit de tous, mais si clair, et largement ouvert sur le golfe, me dit avec un émerveillement grave : « *Ma Doué ! c'est-y vrai que c'est pour nous, ça ? C'est plus beau qu'une église ! On dirait censément le Paradis !* »

Il faut monter à la salle de lecture, plus sobre, dont la porte présente cette exhortation : *Lis, étudie, réfléchis*. Une grande bibliothèque, pleine de livres amusants et pratiques : récits de voyages, d'explorations, études sur la mer, la navigation, la

pêche, *Merveilles de la Nature*, publications du service hydrographique, collections d'illustrés, traités élémentaires de cosmographie, d'histoire naturelle. Sur une table, une sphère terrestre ; au mur, encore des cartes marines à toutes les échelles, et, çà et là, en des vitrines, des modèles de compas, de rapporteurs, des instruments de T. S. F., un aimant pour rendre aux vieux compas leurs vertus. Sur un tableau noir, des figures et chiffres à la craie témoignent du dernier cours de navigation.

Mais, avant tout, on s'est occupé de parer à leurs nécessités matérielles et quotidiennes. Par exemple, il fallait pouvoir abriter des « étrangers » en relâche, ceux que le mauvais temps ou une avarie empêche de continuer leur route. Au bout de la salle de lecture, voici leur chambre : des rangs de couchettes en pente, où ils dorment à poings fermés sur le bois dur. Et quand on redescend, voici l'atelier de charpentier : un établi, des marteaux, ciseaux, varlopes, scies, tout ce qu'il faut pour réparer un bordé ou une vergue. Voici, dans la cour, sur un fourneau de terre, l'ample cuve de fonte où l'on peut tanner voiles et filets, — utile à tous, aujourd'hui qu'on ne peut renouveler qu'à grand prix ces chaudrons. Et, pour les mousses, des trapèzes, anneaux, cordes à nœuds, où les jeunes muscles trouvent à se dégourdir. Une sollicitude accordée à chaque moment de ces rudes vies à prévu tous les besoins, — même celui des fêtes.

Fêtes qui coupent la monotonie des jours, et servent encore à mieux adapter, entraîner l'homme à son métier. Concours de modèles de bateaux, de natation, les nageurs habillés, empêtrés dans leurs poisseux suroits, comme s'ils venaient de choir à la mer ; concours de chants : des chants énergiques et propres, qui réjouissent et donnent du courage.

Tout de même, c'est en hiver qu'il faudrait voir un Abri, — de préférence celui de Douarnenez, le plus vaste et le plus récent, à la pointe du port d'où l'on voit s'élargir la baie. Cette année, j'y étais à la mi-mars, — la morte-saison, encore, mais à la



Les équipages des petits bateaux sans pont trouvent bon gîte à l'Abri du Marin, au sec et au chaud en mauvaise saison.



UNE CONFERENCE ANTIALCOOLIQUE DANS LA GRANDE SALLE DE L'ABRI DU MARIN, A DOUARNENEZ

Dessin de FREDERIK DE HAGEN.

De sa chaire pillorifique (l'avant de l'hydravion de guerre I-32), le conférencier antialcoolique fait appel aux sentiments de dignité et d'attachement familial des marins. « ... J'ai admiré, rappelle M. Saint-René Taillandier, ancien ministre de France au Maroc, cette vaste salle pleine d'un auditoire de pêcheurs devant des yeux et des oreilles un enseignement dont j'ai pu apprécier la puissance bienfaisante ... » L'hydravion I-32, du centre d'aviation de l'île Tudy, devenu inutilisable, fut sectionné en trois tronçons : son avant sert de tribune, le milieu la estrade et, dans un angle de la salle, le long fuselage de l'arrière se dresse pilloriquement jusqu'aux poutres, sa destination étant de faire caisse de résonance pour le gramophone.



L'auto-canon de service de l'Œuvre des Abris du Marin.

veille de la pêche au maquereau pour laquelle, tout au long des parapets, on ramène alors les filets bruns. Quelques bateaux mettent bien des palancres dehors, ou donnent quelques coups de senne dans la baie. Mais presque tous les équipages sont à terre, et, quand j'y entrai, il y avait du monde à la maison des marins. Le gardien, un maître homme, aux yeux si droits, si bleus, aux lèvres strictes et rases, patron en été d'un « chasseur », m'avait ouvert la porte malgré le règlement: il aime trop l'Œuvre pour n'en pas reconnaître les amis. A quatre heures, la vaste salle était presque pleine. Des groupes à toutes les tables: les uns jouant, pour l'honneur, à l'oie ou au piquet, les autres sirotant la tisane d'eucalyptus, discutant les coups ou la prochaine campagne de pêche. Des mousses, de mine alerte et vive, des jeunes gens aux poitrines tôt élargies, des hommes dans la plénitude et la fierté de leur vigueur, des vieux aux barbes en collier, en broussaille, aux yeux d'azur pâli comme celui de la mer en cette saison. Et tous de même origine, de même métier, de même costume: bérets pareillement limés, vareuse et pantalon de gros drap, où les gestes, attitudes du corps au travail ont laissé leur marque respectable; — tricots de laine du même bleu, qui montent jusqu'au cou. Vraiment, les hommes d'un clan, d'une tribu, à tous les âges de la vie, tous formés, adaptés à la même vie. Un peu plus tard, à la bibliothèque, cette impression s'approfondissait. Des vieux, des jeunes, mêlés autour des tables, toutes les têtes, les blanches et les enfantines, baissées en silence. Devant cette paix, cet ordre, cette identité de l'occupation chez ces hommes de type et de condition pareils, je croyais voir une grande famille réunie après les travaux du jour, sous la lampe, dans l'intimité d'un home.

C'est un des objets de ces maisons: éveiller en eux le sentiment que tous composent une famille; réunir, associer, faire coopérer ceux que trop souvent de vieilles querelles, des oppositions d'idées et d'intérêts sépareraient irrémédiablement. En ces âmes sensibles et promptes, la méfiance, la jalousie s'établissent vite. En silence, elles conçoivent, couvent, accroissent des griefs imaginaires. Que de « collègues », et parfois de bandes, s'évitent ou se disputent sur le quai d'un petit port! Voici la maison neutre où tout parle de la profession, des intérêts communs. Chacun, chaque jour, s'y mêle à tous les autres. Peu à peu rancunes et préjugés tombent.

Pas de politique à l'Abri. Aussi bien, laissés à eux-mêmes, ces hommes de la mer l'ignoraient. Leurs affaires avec les usiniers (dont ils ne comprennent pas assez les difficultés, les inquiétudes), leurs histoires de mévente, de bélugas et de filets tournants leur suffisaient. Ils ne tendent pas aux discussions de principes. Ils n'ont pas la langue bien pendue. La propagande syndicaliste, les beaux parleurs venus de Brest ou de Lorient peuvent les exciter de temps à autre, mais ceux-là mêmes qui se disent révolutionnaires suivent chaque année le pardon local ou la procession de la mer. Dans un grand centre dont la municipalité passe pour socialiste, l'un d'eux, qui n'a pas quarante ans, nous

connaît: « Qui-là qui parlerait à la mairie de supprimer la procession, y serait pas long à passer par-dessus le parapet du quai! »

Tout de même il faut veiller pour la tenir à la porte, la politique, — pour écarter les agents ou candidats des partis d'une maison que fréquente toute la population masculine d'un port. A Douarnenez, ce serait une clientèle de quelque deux mille électeurs, habitués à se réunir pour écouter. Aux prédications de gauche et de droite, on ne prête jamais l'Abri, et les fondateurs tiennent si bien à l'idée que traduit cette consigne, ils sont si soucieux de ne pas donner prise aux principes de discorde, qu'en période électorale la maison reste fermée.

Qu'il tente les politiciens, on le conçoit quand on voit, par une après-midi d'hiver, les centaines d'auditeurs serrés devant le conférencier qui leur parle hygiène, tuberculose, syphilis, méthodes étrangères de pêche, aviation ou navigation côtière. L'orateur occupe une étonnante tribune, où l'on grimpe par une échelle: la proue d'un hydravion américain, qui, de l'île Tudy, défendait, il y a trois ans, la côte bretonne (encore un moyen d'amuser, d'ajouter au décor pittoresque et vivant qui ne montre aux marins que des choses pratiques et de leur monde). Cette salle de Douarnenez, avec sa longue perspective que coupent des piliers, avec ses rangs et ses nappes de têtes rases en bérets, ses fanaux suspendus, son pavois de drapeaux croisés sous une grande devise militaire, on dirait quelque batterie d'un de ces bateaux de guerre où ces hommes ont servi ou vont bientôt servir. Tous les visages sont fixés par l'attention, les yeux levés vers le conférencier. On peut les étudier. Visages nobles, la plupart, et plus encore ceux des vieux.

qui sont au premier rang, si simples, presque austères, avec leurs prunelles couleur de ciel et d'océan, leurs lèvres strictes et comme ascétiques, rarement ouvertes pour la parole, semble-t-il, — tout le maigre modelé où sont inscrites les marques vénérables d'une vie de labeur monotone parmi les choses éternelles. Les jeunes, à moustaches, quelques-uns, hélas! en casquettes anglaises (c'est la nouvelle mode), sont d'aspect plus moderne. De fiers gars, tout de même, aux traits taillés en vigueur, d'expression énergique et honnête. Sans l'Abri, où seraient-ils tous, ce soir? On pense à leurs étroits logis, en ces maisons humides et déplâtrées de la ville, où l'odeur du moisi se mêle à celle des cirés. On pense au rang de débits qui domine le quai...

* * *

Ces débits ont encore leur clientèle; mais, aujourd'hui, ce n'est plus la goutte que l'on vient y boire. De la bière, du vin, du rouge, surtout, dont la guerre a donné le goût. En somme, la lutte contre l'alcool, raison initiale de l'œuvre, a réussi. On ne voit plus comme jadis de pauvres gars saouls-perdus, ou en bordée pendant trois jours. Un marin nous disait: « Autrefois, le soir, histoire de passer le temps, j'allais regarder sur le quai les batailles d'ivrognes. Eh bien! on ne voit plus ça; aujourd'hui, c'est fini. » Bien entendu, pour maintenir cette victoire, il faut maintenir l'Abri, où, en hiver, les jeux, lectures, causeries, avec la tisane chaude, font oublier les heures. Mais, ce progrès accompli, l'œuvre peut tenter de nouveaux développements, qui tous correspondent à de pressants besoins des esprits et des âmes. On n'avait pas attendu le succès de l'effort principal pour lancer cet *Almanach du Marin Pêcheur* qui se publie tous les ans à 25.000 exemplaires, et que chaque bateau a toujours, à côté de la miché de pain, dans son caisson. Au large, par les jours tranquilles, quand les filets sont dehors, quand les lignes ou paniers sont « mouillés », de rudes doigts le feuilletent. On y trouve de tout: l'annuaire des marées, qu'il faut avoir pour connaître à chaque instant ce qu'il y a d'eau sur une roche; des cartes marines, avec des instructions pour les lire; les méthodes pour faire route « à l'estime », la description des feux et alignements, les distances et aires de vent d'un port à l'autre pour tel morceau de la côte française, des recettes pour le tannage des voiles, du vocabulaire anglais ou portugais pour les langoustiers qui vont aux Sorlingues ou « côté Lisbonne », des couplets signés par des camarades, des vérités morales et médicales, des blagues, des histoires de mathurins en ribote, des portraits d'hercules tempérants, des renseignements sur l'inscription maritime, les « spécialités à l'Etat », les pensions, les écoles de mousses, de pupilles, de



Dans chaque Abri du Marin, le pêcheur en avaries vient réparer ses filets, ses voiles, ses espars.



Le Mois de Marie des enfants de marins-pêcheurs, à Sainte-Marine.

mécaniciens, dont un novice peut rêver pour lui-même, un ancien pour ses garçons. L'Almanach, c'est proprement leur livre, à ces pêcheurs bretons. Un mot revient quand ils en parlent, comme lorsqu'ils parlent de leur Abri : « On en est fier ! » — « C'est grâce à l'Almanach que nous pouvons aller jusqu'au Maroc, jusqu'aux Açores », écrivait l'un d'eux, un patron de Douarnenez qui, sans savoir faire le point, fut l'un des premiers à s'aventurer « à l'estime » si loin dans le Sud.

Une autre entreprise fut l'« Œuvre du Bien du Marin », qui mettait à la portée d'un ménage, à bas prix, une saine et gaie maisonnette de quatre pièces, au soleil, avec de larges fenêtres, au lieu des tristes lucarnes qui laissent l'intérieur des vieilles chaumières dans l'ombre favorable aux

microbes. A ce gentil logis s'ajoutait un lopin de terre, qui aidait, comme le confort, l'espace, que l'homme trouvait pour la première fois chez lui, à le détourner du cabaret. Faute d'argent, cette filiale n'a pu croître, mais, aux pêcheurs de Sainte-Marine, les quelques maisons construites, il y a dix ans, près de ce petit havre, pouvaient servir de modèles. Elles suggèrent à tous, comme tant de choses à l'Abri, la notion, le désir d'une vie plus saine et plus heureuse. Quand pourra-t-on reprendre l'idée ? Hélas ! aujourd'hui, il n'est plus question de bâtir.

Il y eut aussi des tentatives de l'ordre médical, dirigées surtout contre les diverses formes de la tuberculose. Etudes sur l'utilisation du jus de géomon vivant, sur l'action thérapeutique des rayons

concentrés du soleil, sur l'adaptation de l'héliothérapie au climat breton. Les appareils, procédés et premiers résultats ont été soumis, remis au corps compétent, et telle de ces recherches, commencées par la direction de l'Œuvre, encouragées en 1917 par un prix de l'Académie des sciences, se poursuit aujourd'hui dans un hôpital.

Du même ordre, et plus immédiatement pratique, fut l'idée qui munit chaque Abri d'une pharmacie sommaire, avec matériel de pansement, pour premiers soins aux blessés. Aux rapports qu'envoient à la Direction les gardiens des Abris, ce genre de service donne un de leurs thèmes les plus fréquents : « De onze heures à minuit, jeudi, nous avons reçu onze équipages (une centaine d'hommes), qui sont venus nous demander à cou-

cher. La gardienne et moi nous avons pansé des mains et des doigts écrasés ou écorchés dans la tempête. Lorsqu'on leur a donné des couvertures, ils disaient qu'ils étaient dans un vrai hôtel. » — « Maintenant, on me réclame tout le temps de la quinine et de l'huile de foie de morue... » — « J'ai été encore à soigner des panaris », — les panaris si fréquents, causés par les piqûres d'hameçons, d'arêtes, trop souvent ouverts avec le couteau qui vient d'ouvrir un poisson; et de là tant de pauvres doigts, vieux et jeunes, qui n'ont plus que deux phalanges.

Aujourd'hui, c'est l'enseignement professionnel que la Société des Abris voudrait développer. J'ai déjà parlé des cours de pêche et de navigation côtière. A l'Abri de Concarneau, un lieutenant de vaisseau en retraite a même abordé les problèmes de la navigation en haute mer : aux thoniers qui pêchent de plus en plus au large, aux langoustiers qui s'en vont jusqu'au Sénégal, il importe d'apprendre à faire le point. Pour l'enseignement de la T. S. F., il est donné par un ancien spécialiste de la Marine, qui s'en va d'Abri en Abri. On s'est dit que sur un bateau, avec un récepteur, une antenne de quinze brasses, dont une plate ou un youyou peut porter le bout, on entendrait des messages de terre, annonçant le cours du poisson dans les ports. Rien de plus simple. L'automne dernier, sur un petit cotre, je percevais très bien dans le récepteur les mystérieux frémisses qui, à travers l'espace, par-dessus les grandes eaux solitaires, sont les signaux d'Ouessant, du Poldhu, de Nantes et de Paris. Ainsi muni, un équipage ne risquerait plus, en portant à Concarneau sa pêche quand les « fritures » y ont leur plein, d'avoir à l'abandonner par charretées aux paysans comme fumier, tandis qu'à Quiberon, à Belle-Isle, la sardine est en demande. Telle fut l'idée première. Elle s'élargit aujourd'hui, devant tout ce qui menace les pêcheurs : refus d'achat par les usines, embarrassées de leur stock, arrêt des constructions, pénurie croissante des bateaux, difficulté de trouver un « embarquement ». L'avenir est sombre. Voilà pourquoi l'on voudrait développer ces enseignements d'électricité, de navigation, qui permettraient à la jeunesse d'aspirer à de lucratives « spécialités » dans la marine, aux examens des écoles d'hydrographie, à des postes de patrons au cabotage, — peut-être, avant longtemps, de s'employer dans les entreprises qui transformeront en force électrique la grande et régulière énergie naturelle du flot et du jusant dans les rivières marines de la Bretagne.

**

Tels sont les grands traits d'une œuvre qui n'est pas une construction *a priori* et mécanique de l'Etat, mais une chose vivante, issue d'un germe



Pêcheurs avec leurs enfants, devant l'Abri du Marin de l'île Tudy.

imperceptible (on commença par une grange, dans l'île de Sein), et, pour cette raison, tend à croître et se multiplier, et cela naturellement, par adaptations successives aux nécessités du dehors, à mesure que celles-ci apparaissent et s'imposent. Comment vit-elle? de quelles ressources? C'est ici ce qu'on peut appeler le miracle, si l'on songe qu'il y a onze maisons solides, dont l'une peut recevoir à la fois sur ses bancs près de deux mille hommes (je n'ai pas dit ce qu'elle a logé de troupe pendant la guerre). Et le miracle étonne plus si l'on se rappelle ce que sont habituellement, dans les services de l'Etat, les frais généraux, les prix d'achat du matériel, les salaires, la médiocrité générale du rendement. Ce serait par centaines de mille francs qu'il faudrait compter le budget d'une telle œuvre s'il relevait, à travers des fonctionnaires et un ministre, en général aussi peu compétent que stable, du budget national. Elle a réussi jusqu'ici à vivre de quelques dizaines de mille francs par an — et certaines années il n'y eut même pas dix mille francs; mais il y a fallu des prodiges d'ingéniosité. Elle ne possède guère que ses immeubles; elle subsiste d'une petite, incertaine subvention de la Marine, de cotisations, instables comme les individus, et dont la première, anonyme, la plus généreuse, équivalant au don d'un Abri, fut celle d'un de ces usiniers que les marins apprennent trop facilement à tenir pour leurs ennemis naturels. Mais le même amour qui a conçu l'Œuvre veille sur elle, la couve, et, de ces pauvres ressources, a réussi jusqu'ici à la faire vivre et même, comme on l'a vu, grandir. Merveille toujours renouvelée d'invention,

que seules une attention incessante, une passion silencieuse de charité rendaient possible. Je n'ai pas la permission de nommer celui qui, depuis près de vingt-cinq ans, lui donne tout de son temps et de ses pensées, dirige, administre, prévoit, suggère, entreprend, et, méprisant les défaillances de la santé la plus précaire, courant en toute saison d'un Abri à l'autre, aidé d'un seul marin dévoué, toujours le même depuis le début, avec des moyens de fortune, des instruments qu'il improvise, tour à tour photographe, menuisier, encadreur, chansonnier, opticien, électricien, fabricant d'imperméables (ce ne sont là qu'une partie des spécialités qu'il s'est inventées), produit, transporte, entretient une grande partie du décor et du matériel qui font l'attrait et la bien-faisance des Abris. Avec des planches, le verre de vieilles plaques photographiques, du fil de fer ou de cuivre, je l'ai vu construire, dans le vieux hangar qui sert à tous ses travaux, les délicats appareils qui accordent un détecteur de T. S. F. à telle longueur d'onde. Un professionnel était stupéfait de les voir fonctionner aussi parfaitement que ceux qui reviennent à l'Etat à des centaines de francs. Pour loger ces récepteurs, il a d'abord utilisé de simples fourneaux de pipes, — les pipes laissées par la Croix-Rouge américaine aux Abris; Elle leur a laissé bien d'autres choses : tricots, couvertures, linge de corps, papier à lettres, paquets-surprises, qui ont fait le bonheur des grands enfants marins, — et si un tel don atteste la générosité américaine, il témoigne aussi de la pensée toujours en éveil qui a su attirer l'attention de cette Croix-Rouge sur les Abris, qui sait recruter et entretenir les bonnes volontés, découvrir, attirer, utiliser tout ce qui, de près ou de loin, peut contribuer au service de l'Œuvre, c'est-à-dire de 25.000 marins bretons.

Les miracles ne sont jamais qu'au début des choses. Ceux qui les opèrent sont mortels, et la mécanique ordinaire des lois finit par reprendre son empire. Même dans une entreprise de bien-faisance comme celle des Abris, il faut prévoir qu'aux ferveurs qui créent, organisent, succèdent les formes, méthodes administratives. Il faut prévoir des chefs, agents, qui lui donneront sans doute beaucoup, mais non pas tout d'eux-mêmes, dont les activités, devenues des fonctions, ne seront plus gratuites, — qui sûrement y apporteront leur conscience, non plus l'élan enthousiaste de l'invention. Ajoutez que les difficultés matérielles vont croissant. Pour entretenir les simples bâtisses de onze Abris, pour payer plombiers, maçons, couvreurs, pour chauffer, éclairer chaque maison, pour que les hommes continuent d'y trouver tout ce qui les y attire, depuis la tisane chaude jusqu'à la cuve de tannage, jusqu'aux outils qui servent à réparer un mât, pour parer aux besoins nouveaux imposés par un désarroi économique dont les causes sont durables, et dont les conséquences n'ont pas achevé de se dérouler, il faut des ressources abondantes et régulières, de tout autres ressources que celles dont on a jusqu'ici vécu. C'est à cette fin, pour avoir le droit de recueillir des dons, des legs, que la Société des Abris a fini par demander — et aussitôt obtenu — d'être reconnue d'utilité publique (1). Elle avait un peu craint d'abord, en recevant cette estampille d'Etat, de sacrifier quelque chose de son indépendance, de donner prise aux partis au pouvoir. Jusqu'ici, rien n'a vérifié ces craintes. Et, avant tout, il fallait songer à l'avenir, obtenir le droit de recevoir et de posséder. Parmi tous ceux qui ont vu les pêcheurs de la côte bretonne et les aiment pour leur courage et leur rude vie, parmi tant d'âmes aussi, aujourd'hui de plus en plus nombreuses, qui ont le sens de la solidarité humaine et voudraient laisser le monde un peu meilleur qu'elles ne l'ont connu, sûrement il s'en trouvera qui voudront aider à maintenir et achever le bien que font les Abris (2).

ANDRÉ CHEVRILLON.



Une fête nautique devant l'Abri du Marin : joute à la godille des filles de pêcheurs

(1) Les souscriptions des fondateurs durent prendre la forme d'achats d'actions de la Société des Abris, actions qui, bien entendu, ne rapportent rien, et dont le capital sert à construire. C'est ainsi que put être fait le don mentionné plus haut.

(2) Le trésorier de l'Œuvre est M. le docteur Chauvel, à Quimper.